PETITE BIBLIO
PAYOT
ESSAIS

CHRISTOPHE
DEJOURS

LE CORPS, D'ABORD



« De l'amour de soi, à commencer par l'amour de son propre corps, dépend la sensibilité à l'égard de la subjectivité de l'autre. »

Cela surprendra, mais nous avons deux corps ! Le corps biologique, qui est celui qu'on examine au microscope ou qu'on soigne avec des antibiotiques ; et le corps érotique, au travers duquel nous éprouvons la vie, la souffrance, le plaisir, l'excitation sexuelle, le désir. À partir du corps biologique, qui relève de l'inné, se construit progressivement l'autre corps, le corps érotique, qui relève donc de l'acquis. Mais que se passe-t-il quand cette construction rencontre des obstacles qui la mettent en échec ? Une vulnérabilité du corps s'installe, qui peut se manifester par la formation de symptômes psychopathologiques, mais aussi par une réduction de la sensibilité à la souffrance (la sienne comme celle d'autrui), par exemple dans le cas des psychopathes. Peut-on alors, sur cette base, former une conception psychanalytique du sens moral ?

Christophe Dejours, psychanalyste et psychiatre, est professeur au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) à Paris. Il a notamment publié *Souffrance en France* et *Travail vivant*.

CHRISTOPHE DEJOURS
AUX ÉDITIONS PAYOT

Conjurer la violence. Travail, violence, santé (sous la dir.)
Travail vivant. 1 : Sexualité et travail
Travail vivant. 2 : Travail et émancipation
Les Dissidences du corps
Le Corps entre biologie et psychanalyse
Le Corps, d'abord

Christophe Dejours

Le corps, d'abord

Corps biologique, corps érotique et sens moral

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Illustration : © Bénédicte Muller

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2001
et 2003, 2018 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92236-4

INTRODUCTION

Il y a quinze ans, en 1986, je publiais *Le Corps entre biologie et psychanalyse*. Ce livre, aujourd'hui épuisé, était composé de deux parties. La première avait pour titre « Biologie et psychanalyse : la pesanteur physiologique », la seconde « Corps biologique et corps érotique : la subversion libidinale ». Dans la première partie, j'avais procédé à l'analyse comparative des lectures biologique et psychanalytique de trois questions clés : l'angoisse, la mémoire et le rêve. Il en ressortait que, sur de nombreux points, on peut retrouver des convergences fortes entre les deux approches. Par exemple, à propos de l'angoisse, on peut extraire des recherches biologiques contemporaines, notamment dans le domaine de la neurochimie et de la psychopharmacologie, des descriptions précises de troubles fonctionnels du système nerveux central qui correspondent très précisément à ce qu'en clinique phénoménologique et psychanalytique, on caractérise comme angoisse psychotique. En revanche, il est des cas où surgissent des contradictions entre les deux approches. Par exemple, à propos de la mémoire. À faire la synthèse des résultats de l'interprétation comparée, j'avais été conduit sur ces

trois questions clés à conclure que, contrairement à mes attentes, *il n'y avait pas d'argument décisif en faveur d'un parallélisme bio-psychologique*. Les combinaisons entre vécu subjectif et états instantanés du corps biologique ne sont sûrement pas aléatoires, mais elles ne sont ni régulières, ni reproductibles.

L'analyse comparée des descriptions biologique et psychanalytique du corps (ou du soma) apportait une deuxième conclusion. Même lorsqu'on focalise la comparaison sur un problème limité, comme la mémoire ou le rêve, on constate que les termes de mémoire ou de rêve eux-mêmes ne renvoient dans les deux approches ni à des définitions communes, ni à des problématiques semblables, ni à des préoccupations scientifiques identiques. Par exemple, en ce qui concerne la mémoire, la biologie se préoccupe essentiellement de la réception des informations, de leur stockage, de leur stabilisation, de leur rappel, de leur évocation. Elle se préoccupe aussi beaucoup de la question de l'apprentissage. Personne ne niera que ces questions relèvent bien du champ de la mémoire. Mais la psychanalyse ne pose pas les questions de la mémoire de la même façon. Ce qui intéresse cette dernière, c'est avant tout l'oubli, l'amnésie, la déformation des souvenirs ou les traces durables d'expériences vécues qui ont des effets considérables sur la vie actuelle, alors même qu'elles ne sont ni conscientes ni mobilisables par la conscience volontaire, c'est-à-dire qu'elles sont à la fois mémorisées et oubliées.

En d'autres termes, la psychanalyse délimite un champ d'investigation spécifique différent de celui de la biologie : celui des troubles fonctionnels de la mémoire. Encore faut-il préciser que ces troubles ne sont pas considérés *a priori* comme déficitaires, mais plutôt comme une des formes majeures de concrétisation du fonctionnement psychique et de la subjec-

tivité. Le biologiste, au contraire, lorsqu'il s'intéresse aux troubles de la mémoire, les envisage dans leur dimension instrumentale et non dans leur signification subjective.

De même, pour le rêve, l'analyse comparée entre biologie et psychanalyse montre clairement que le biologiste oriente ses investigations en direction du sommeil et de ses troubles, quand le psychanalyste, de son côté, ne s'y intéresse qu'exceptionnellement (par exemple, à propos des troubles du sommeil du nourrisson). Freud, quant à lui, s'intéresse au rêve, pas au sommeil. Le biologiste fait de l'hypnologie, le psychanalyste interprète le matériel onirique. Du point de vue phénoménal, donc, *les notions d'angoisse, de mémoire et de rêve ne renvoient pas en biologie et en psychanalyse aux mêmes objets d'investigation*.

La troisième conclusion de cette analyse comparative consistait en ceci que le corps étudié par la biologie et le corps étudié par la psychanalyse ne sont pas les mêmes. À partir de ce constat, les déductions doivent toutefois être très prudentes. Il semble bien qu'on ne puisse pas y voir seulement une différence de conceptualisation ou de lecture. La sommation des connaissances biologiques conduit à une description du corps qui correspond, nul n'en doute, à un état des choses dans le monde objectif. Est-ce à dire que les investigations psychanalytiques aboutissent à une description fictive du corps, non seulement en raison de la méthode utilisée (qui ne relève pas de l'expérimentation scientifique), mais aussi parce que cette description est souvent non congruente avec les faits dûment établis par la biologie ? Si telle était la conclusion, l'affaire serait simple ; il suffirait de renvoyer la lecture psychanalytique du corps aux conceptions obscurantistes. Une telle conclusion ne rendrait pas compte des connaissances établies par la psychana-

lyse sur le corps, dans des domaines où précisément la biologie est muette : le rêve, le fantasme, le désir, la souffrance, le plaisir, l'amour et, plus largement, les affects qui, incontestablement, passent par le corps et mobilisent le corps.

Force est d'admettre que la sommation des connaissances établie par la psychanalyse aboutit, elle aussi, à la description d'un corps. Mais ce corps, et c'est sans doute ce qu'il y a de plus surprenant, est différent du corps physiologique. En d'autres termes, il nous faut admettre que *nous vivons simultanément dans deux corps, respectivement le corps biologique et le corps « érotique »*.

Puisqu'en vertu de la première conclusion il n'y a pas de parallélisme entre ces deux corps, se trouve posé le problème des relations entre eux. À commencer par celles qui président à la formation du second corps. Sauf à prendre des risques ontologiques et épistémologiques considérables, il faut bien admettre que le second corps ne peut être formé qu'à partir du premier. C'est ce problème qui était spécifiquement étudié, en 1986, dans la deuxième partie de mon livre. De la première partie, je n'ai conservé ici que le chapitre consacré au rêve, parce qu'il est indispensable à la compréhension de la subversion libidinale, dont il est un des principaux maîtres d'œuvre.

La seconde partie du livre, consacrée à l'examen des conséquences de ce parcours entre biologie et psychanalyse pour la théorie psychanalytique du fonctionnement psychique, a été maintenue et remaniée. Y est formulée la conclusion qu'entre biologie et subjectivité, on ne peut établir de continuité ni de véritable articulation ; qu'il faut au contraire d'abord reconnaître une rupture. Des liens entre les fonctions physiologiques et l'économie pulsionnelle existent cependant. Mais leur forme ne serait jamais définitive.

Ils seraient à reconstruire et à confirmer par chaque sujet tout au long de sa vie. Les deux corps, le corps biologique et le corps érotique, ne seraient pas que des concepts, mais correspondraient bel et bien à deux réalités distinctes. Cette distinction elle-même n'est pas une donnée naturelle établie dès la naissance. Entre les deux corps existerait un rapport d'engendrement. Le corps érotique relèverait de l'acquis et serait progressivement construit à partir du corps biologique qui, quant à lui, ressortit à l'inné. Ce livre explicite le processus grâce auquel le corps érotique se décolle progressivement du corps biologique. À ce processus, j'ai proposé de donner le nom de « subversion libidinale » (subversion libidinale des fonctions biologiques au profit de l'économie érotique). De la qualité et de la progression de ce processus dépendrait l'avènement du corps érogène, qui est aussi, dans notre perspective, l'origine de la subjectivité, le fondement de l'expérience subjective et le lieu électif où la subjectivité s'éprouve elle-même, en soi.

Si la subversion libidinale est suspendue à la qualité de la rencontre entre le corps de l'enfant et l'inconscient de l'adulte, le processus d'appropriation de cette expérience et sa sédimentation dans le corps érogène seraient entretenus par le travail du rêve. Le rêve alors se révèle non seulement comme témoin des relations entre contrainte biologique et émancipation érotique, mais comme architecte d'une œuvre. Cette dernière aboutirait à une forme – le corps érogène – dont les contours seraient spécifiques de chaque sujet. Le corps, dans sa capacité à se mobiliser d'une part, dans sa capacité à éprouver le contact de l'autre d'autre part, autant que dans ce qui limite son usage et sa sensibilité, refléterait fidèlement l'histoire des relations entre l'enfant et l'adulte. Ainsi l'architecture

du corps érogène serait-elle une des formes sous laquelle l'enfance est mémorisée dans l'adulte.

Une des formes seulement, car cette histoire se réplique aussi à un autre niveau de description, plus abstrait et moins clinique que celui du corps : au niveau topique, c'est-à-dire de l'architecture de l'appareil psychique et de la formation des systèmes inconscient, préconscient et conscient.

Le parcours entre biologie et psychanalyse conduit à reconnaître une place spécifique à ce qui relève de l'inné et des dispositions instinctuelles, jusqu'au niveau de l'organisation de l'inconscient. Les dispositions instinctuelles constituent le substrat à partir duquel se déploie tout le processus de subversion libidinale. Cette dernière prélève, en quelque sorte, sur le patrimoine des comportements innés de quoi bâtir le corps érogène. Ce faisant, elle modifie le patrimoine instinctuel lui-même. Elle dénature l'homme de ses origines animales. Certains auteurs sont conduits à la conclusion que les remaniements imposés à la sphère instinctuelle sont tellement importants chez l'humain que la référence aux instincts n'a pas droit de cité dans l'anthropologie. L'humain serait totalement dénaturé. Le point de vue développé dans ce livre est différent. La subversion libidinale est un processus dont l'issue est incertaine. Elle ne peut pas toujours aller jusqu'à son terme possible, cela dépend non seulement du génie de l'enfant, mais aussi de la façon dont l'adulte traite le corps de l'enfant. Que devient alors le reste instinctuel ? Sous quelles formes survit-il dans le fonctionnement du corps, dans les relations entre les deux corps et dans la psychopathologie ? Différents aménagements sont possibles, mais dans tous les cas les impasses de la subversion libidinale se traduisent par une vulnérabilité psychique. Pour compenser cette dernière, un compromis plus ou moins stable est souvent réalisé par le truchement

d'une procédure spécifique appelée *clivage*. Mais le clivage décrit par Freud sous le nom de « clivage du moi » semble se prolonger bien au-delà du moi, jusque dans l'inconscient lui-même. Reprendre ces conclusions au niveau de la description topique de l'appareil psychique mène à une formalisation que j'avais donnée en 1986 sous le nom de « troisième topique » ou « topique du clivage ».

Le chapitre sur l'analyse comparée du rêve, selon la biologie et la psychanalyse, ainsi que la présentation de la troisième topique sont repris ici dans une version remaniée. Répondant, dans une certaine mesure, aux critiques énoncées par François Dagognet dans la préface qu'il avait écrite à mon livre, j'ai ajouté un chapitre, le chapitre II : il s'agit d'une mise à l'épreuve des hypothèses formulées à propos du corps érogène dans le cas d'une patiente ayant entrepris une psychanalyse à la suite d'un cancer.

L'hypothèse de la troisième topique a été discutée par des psychanalystes dans plusieurs écoles en France et à l'étranger, ainsi que dans certaines universités où est organisé un enseignement de psychosomatique. Dans la mesure où les débats se poursuivent encore aujourd'hui sur les rapports entre inconscient et maladies du corps, on pouvait envisager de procéder à la publication du présent livre. Mais il faut tenir compte maintenant de ce que les débats suscités pendant quinze ans ont apporté à cette conception d'une topique du clivage. C'est pourquoi j'explique, dans un nouveau chapitre conclusif, le contenu et les raisons des réajustements proposés ici.

CHAPITRE PREMIER

La subversion libidinale

C'est à partir des *désordres* graves de la vie érotique qu'il est possible de proposer une reconstruction théorique de *l'ordre érotique*. L'organisation du corps érotique passe par une opération décrite par Freud dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* sous le nom d'*étayage de la pulsion* sur la fonction physiologique. Cette opération, fondatrice de la sexualité psychique, consiste en un processus subtil : l'enfant s'efforce de montrer à ses parents que sa bouche, par exemple, ne lui sert pas uniquement d'organe voué à la fonction de nutrition. Sa bouche lui sert aussi à sucer, à embrasser, à mordre, et plus tard elle lui servira aux petits jeux de la vie sexuelle. Ce faisant, le sujet affirme une certaine indépendance de l'usage de son organe – la bouche – par rapport à sa destination primitive. Il affirme que s'il se sert de sa bouche, ce n'est pas uniquement parce qu'il a faim, mais aussi parfois pour son plaisir. Il tente de montrer qu'il n'est pas l'esclave de ses instincts et de ses besoins, qu'il n'est pas seulement un organisme animal, mais qu'il cherche à devenir sujet de son désir. Il peut même aller trop loin dans cette direction et affirmer que sa bouche ne lui sert qu'au plaisir ; il devient alors

anorexique pour caricaturer son affranchissement par rapport au registre du besoin. À vouloir mépriser à ce point la pesanteur biologique, il risque bien de mourir.

On voit que l'étayage opère comme une subversion. La bouche, en servant de pivot à la subversion, peut être reconnue comme zone érogène. Certes, c'est un *organe* qui est ici convoqué et non une *fonction*. Il faut cependant bien saisir que, pour se libérer peu ou prou de la dictature d'une fonction physiologique, l'organe est un intermédiaire nécessaire : la *subversion de la fonction par la pulsion passe par l'organe.*

Freud a décrit les stades successifs de l'édification sexuelle. Tour à tour, différentes parties du corps vont servir de zones érogènes (à vrai dire, essentiellement les parties du corps qui limitent l'intérieur de l'extérieur : organe des sens, sphincters, peau et, à un bien moindre degré, viscères internes). Ces zones vont être arrachées progressivement à leurs maîtres naturels et primitifs que sont les fonctions physiologiques, pour être peu à peu subverties au profit de la construction de ce que l'on appelle le *corps érotique.* Grâce à cette édification de la sexualité psychique et du corps érotique, le sujet parvient à s'affranchir partiellement de ses fonctions physiologiques, de ses instincts, de ses comportements automatiques et réflexes, voire de ses rythmes biologiques. C'est ainsi que la sexualité humaine parvient à se jouer, dans une certaine mesure, des rythmes endocrino-métaboliques. Chez la femme, par exemple, la sexualité ne suit plus le cycle menstruel et ne s'arrête pas à la ménopause. Grâce à l'étayage, le registre du désir instaure son primat sur celui du besoin, la pulsion se dégage partiellement de l'instinct.

« Irons-nous, écrit François Dagognet, jusqu'à tenir le sujet pour un mirage ? Nullement. Mais, avec l'homme, naît un corps jusqu'ici inconnu, parce que

se substitue aux mouvements réels et violents, dangereux aussi, l'esquisse des possibles. L'évolution des gestes instinctuels, la modération de l'impulsivité avide ouvre enfin le chemin à la virtualité, génératrice, à son tour, de l'onde subjectivité. Corrélativement, les besoins punitifs cèdent le pas aux jeux plus élaborés et partiellement intériorisés du désir [1]. »

Encore convient-il ici de préciser que la colonisation subversive du corps physiologique par le corps érotique a toujours un caractère inachevé, et qu'en plus des inévitables failles survenant au cours de ce développement le corps érotique est toujours à reconquérir. Sauf cas exceptionnels, la sexualité psychique et l'économie érotique sont souvent menacées de se « désétayer » et d'engendrer un mouvement contre-évolutif, dont on verra plus loin les conséquences.

L'édification du corps érotique est vraisemblablement une potentialité inscrite dans le patrimoine génétique humain. Entre cette potentialité et sa réalisation, il y a toutefois une distance qui ne peut être franchie que *grâce aux relations* qu'établit l'enfant avec ses parents. Le développement du corps érotique est le résultat d'un dialogue autour du corps et de ses fonctions qui prend appui sur les soins corporels prodigués par les parents et dont les étapes principales se jouent dans les trois à cinq premières années de vie. Le dialogue en question met donc en cause des partenaires. C'est dire que le fonctionnement psychique de la mère, ses fantasmes, sa sexualité à elle, son histoire, sa névrose infantile vont marquer de façon très singulière le dialogue qui s'instaure avec l'enfant, au point d'inscrire jusque dans la chair de ce dernier les marques de son inconscient à elle. (Je simplifie ici à l'extrême en ne citant que la mère, car le père et les relations érotiques entre les parents – c'est-à-dire l'alternance entre deux positions psychiques : celle de mère de l'enfant et celle de maîtresse du père – jouent

un rôle fondamental dans l'édification psychique de l'enfant. On se reportera ici à la description de « la censure de l'amante » donnée par Denise Braunschweig et Michel Fain en 1975.)

Cette dimension du dialogue fantasmatique est fondamentale à saisir, car elle implique que l'économie érotique ne peut pas s'analyser dans une conception solipsiste. Les rencontres, les ruptures, les deuils vont de ce fait affecter l'économie érotique du sujet et cela pendant sa vie entière.

Il s'agit de savoir si la subversion érotique du corps physiologique a des conséquences en amont, c'est-à-dire sur les fonctions physiologiques elles-mêmes. La clinique psychosomatique suggère en effet que lorsque surviennent certains troubles du fonctionnement psychique, qui altèrent l'économie du corps érotique, apparaît en même temps un risque de maladie somatique. Le désétayage de la pulsion sur la fonction semble capable de faciliter une somatisation. À partir de ces constatations cliniques, on peut faire l'hypothèse que, si la subversion libidinale n'octroie pas à proprement parler un supplément de solidité au fonctionnement physiologique, en tout cas le désétayage, quant à lui, semble relativement dangereux pour la santé du corps.

Comment rendre compte de ce phénomène insolite ? La réponse est d'abord d'ordre *économique*. La subversion libidinale agirait en détournant, en dérivant une part de l'énergie inhérente aux programmes comportementaux innés, pour l'utiliser à des fins érotiques. Ce faisant, elle soulagerait en quelque sorte l'économie somatique de ses mouvements énergétiques, scandés à l'origine par les rythmes chronobiologiques.

Ordre physiologique et ordre érotique : une affaire de moulin ?

Pour imager l'impact de l'étayage subversif sur la santé du corps, je prendrai pour comparaison le travail accompli par un moulin. Une partie de l'énergie mécanique de l'eau s'écoulant dans une rivière (qui jouera ici le rôle de flux instinctuel) est dérivée par les aubes du moulin. Le mouvement de la roue produit un travail qui peut servir à fabriquer de l'huile à partir des noix ou des olives, ou bien de la farine à partir du blé. Le résultat de ce travail représenterait ici la vie érotique, tandis que le moulin représenterait l'appareil psychique. L'étayage est représenté dans cette métaphore par la roue qui tourne, dérive l'énergie et la subvertit. On retrouve ici une thèse centrale de la psychanalyse, selon laquelle la source unique de l'énergie est bien du côté des instincts, qualifiés d'instincts de conservation dans la première théorie des pulsions, et d'instincts de mort dans la seconde théorie de Freud. L'énergie libidinale (pulsion sexuelle) est prélevée sur les instincts de conservation. Malgré l'édification du moulin, la rivière reste rivière. C'est-à-dire que le corps instinctuel, le corps des grandes fonctions physiologiques, vitales, de conservation, demeure, même s'il subit certaines modifications. Il a seulement cédé une part de son énergie.

On peut facilement concevoir l'impact de cette dérivation d'énergie sur le destin de la rivière, et qu'il soit capable de soulager son lit, ses digues et l'écologie du territoire en aval (qui représente dans cette métaphore le corps physiologique), en période de crue. À l'autre extrémité, l'inertie de la roue à aubes tamponne dans une certaine mesure les effets des variations de débit (mouvements de crue et de décrue)

sur l'appareil psychique et l'économie érotique, ainsi partiellement affranchie des rythmes biologiques.

Cette métaphore du moulin transformateur, dérivateur, subvertisseur d'énergie au profit de la vie mentale, permet d'introduire l'hypothèse que le bon fonctionnement de l'étayage et de l'appareil psychique, que le succès de la subversion libidinale seraient capables d'assouplir l'économie du corps physiologique en lui offrant un débouché psychique.

C'est dire que dans les rapports entre fonctionnement mental et fonctionnement biologique, *le corps tout entier* est impliqué et non pas *le seul cerveau.* Le problème des relations corps-esprit ne serait donc pas limité à celui du rapport entre pensée et cerveau comme on l'a souvent affirmé, plus fortement encore avec l'essor récent de la psychiatrie dite biologique.

Pour aider à représenter ce qu'est un processus de somatisation, on peut filer la métaphore du moulin et la préciser : le moulin représente l'appareil psychique ; le paysage rural aux alentours du fleuve représente le corps ; le lit du fleuve, les canaux d'irrigation qu'il alimente, ses bras et ses bifurcations représentent le système nerveux central ; le courant fluvial et l'énergie de l'eau représentent l'excitation qui se transmet dans le système nerveux central et qui va jusqu'aux organes. Non seulement une part de l'énergie mécanique du fleuve est dérivée, subvertie pour fabriquer l'électricité, mais en aval les données écologiques se transforment ainsi que l'agriculture, l'économie rurale, et même la géographie physique. C'est dire en quelque sorte qu'un processus essentiellement *fonctionnel* au départ – l'étayage subversif – a des conséquences qui se *matérialisent.* La géographie physique elle-même se transforme. La *subversion libidinale* conduit, à terme, à des modifications *anatomiques.* Le psychique parvient, par l'intermé-

diaire de l'étayage, à se cristalliser, à s'organiciser, à s'anatomiser.

Supposons maintenant que dans la vie amoureuse survienne une crise, par exemple une infidélité de l'objet d'amour conduisant à une rupture sentimentale. Dans notre métaphore, le partenaire de l'exploitant du barrage sera représenté par le client qui achète l'électricité produite. Voici que ce dernier préfère à l'électricité du barrage celle d'une centrale nucléaire, moins onéreuse.

Le barrage ne sert plus. Il est mis hors service et se détériore. Le fleuve reprend son cours primitif. Crues et décrues ne sont plus amorties. Les rythmes instinctuels reprennent le dessus. En aval, cela risque d'occasionner des catastrophes. Car la nouvelle économie agricole ne peut plus s'accommoder d'un fleuve revenu à l'état sauvage. Les dégâts vont parfois être sévères : le corps est victime d'un processus de somatisation.

Dans cette perspective, les maladies somatiques se déchiffreraient non plus comme le résultat exclusif *d'anomalies physiopathologiques,* mais éventuellement comme le résultat de processus *psychopathologiques* centrés sur la désorganisation de l'économie érotique.